

QUELQUES REPROCHES A THE THIRD MAN

Les immenses mérites de l'œuvre de M. Carol Reed ont été suffisamment chantés par ailleurs, pour qu'il soit nécessaire d'y revenir ici. Il y a mauvaise grâce à bouder son plaisir. Pourtant, cette maîtrise même nous permet de nous montrer exigeants: On voudrait qu'une œuvre aussi attachante que celle-ci eût toutes les perfections. C'est la rançon du talent.

Le centre de "The third Man", c'est le personnage même d'Harry Lime. On nous l'a longtemps fait attendre. Enfin le voilà. Sa brève apparition est le sommet de l'œuvre. Qu'il soit incarné par Orson Welles, cela ne gâte rien, et nous ne sommes point déçus. Est-il sûr cependant que M. Carol Reed ait su tirer de ce cas - le plus intéressant peut-être que nous ait montré le cinéma depuis Citizen Kane - tout ce qu'on pouvait en attendre?

On nous en dit trop, ou pas assez. Chacune des répliques d'Harry Lime pose un problème dont la solution n'est point donnée. Qu'est-ce qu'Harry Lime? Un simple forban qui se donne des airs de génie? Ou un surhomme, un fauve magnifiquement amoral, le César Borgia des temps modernes? Il ne suffit pas de poser la question. Il faudrait fournir les données nécessaires pour la résoudre.

Que vient faire Harry Lime chez Anna Schmidt au moment où il est reconnu par Holly Martins? Est-ce lui qui pousse les Russes à s'emparer de sa maîtresse? Croit-il en Dieu,

comme il l'affirme, ou cette pseudo-religion n'est-elle qu'une cynique plaisanterie? Un semblable personnage méritait mieux qu'une esquisse, si brillante qu'elle fût. Je sais bien que cette atmosphère d'imprécision est en grande partie voulue par l'auteur: les personnages se rencontrent, jouent leur rôle, puis se séparent, sans qu'aucun nous ait révélé la vérité sur lui-même. D'accord. Mais on ne fait pas un film à coup de points d'interrogation. Le grand art, c'est celui d'Orson Welles dans *Citizen Kane*: entasser des détails précis sur un personnage, et montrer que celui-ci reste incompréhensible, et son secret inviolé. Créer le doute à partir de la précision, c'est admirable. Mais repandre la brume à travers une oeuvre, pour l'unique plaisir de repandre de la brume, c'est de la fumisterie. Par cette accumulation de détails inexpliqués, cette série d'allusions à des événements inconnus, l'auteur a voulu donner de la profondeur à son personnage. N'était-ce pas un peu trop facile? Le spectateur reste sur sa faim et, cette désinvolture à l'égard d'un cas aussi passionnant, est au fond assez déplaisante.

Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois, même quand on s'appelle Carol Reed ou Graham Greene. Telle est peut-être la raison de la relative imperfection de cette oeuvre. Dans *"The Third Man"*, on peut trouver non pas un, ni même deux, mais quatre sujets - sinon plus -, dont chacun pouvait fournir matière à un seul film: le drame d'Holly Martins, ou le drame du monsieur qui prend conscience de sa nullité; la peinture d'un personnage par le souvenir qu'il a laissé dans l'âme de ses amis et connaissances, - une sorte de *"Mort de quelqu'un"* cinématographique; le cas Harry Lime; enfin

un cas de conscience: Anna Schmidt et Holly Martins sont, presque en même temps, informés de la noirceur de Harry Lime. Vont ils le livrer? L'amour, chez l'une, l'amitié, chez l'autre, triompheront-ils des impératifs sociaux? De ces quatre sujets, seuls les deux premiers, -ceux qui présentaient peut-être le moins d'intérêt-sont complètement traités. Les deux autres ne fournissent matière qu'à de brillantes esquisses. *The Third Man* est un long, trop long prologue à un drame trop vite dénoué. On nous promet longtemps un bel oiseau. On nous le montre enfin, mais sans nous laisser le temps de l'admirer. A vouloir faire tenir quatre films en un seul, on ne produit pas une oeuvre valable. Il ne faut pas confondre complexité et richesse, et un tableau achevé nous semble préférable à une série de brillantes esquisses. "*The Third Man*", en un mot, paraît plus riche de virtualités que de réalités: une suite d'alléchantes promesses dont aucune n'est vraiment tenue: en deux temps et trois airs de cithare, le tour est joué. M. Carol Reed ne serait-il qu'un habile escamoteur?

La virtuosité est une belle chose. Celle de M. Carol Reed me semble suffisamment prouvée: les poursuites dans les égouts prêtent à de beaux effets d'éclairage. Mais à ce morceau de bravoure assez vain, j'aurais préféré une analyse plus fouillée d'Harry Lime. "*The Third Man*" dégage un charme puissant, qu'il faut savoir conjurer. Nous attendons de l'immense talent de M. Reed autre chose que de trop brillants divertissements.

PIERRE YVES CHANUT